

Au nom de la culture et des arts

Léo Bonneville

Numéro 156, janvier 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonneville, L. (1992). Au nom de la culture et des arts. *Séquences*, (156), 3–3.

AU NOM DE LA CULTURE ET DES ARTS - I

Sous la présidence de monsieur Roland Arpin, un Groupe-conseil a accouché d'une Proposition d'une Politique de la Culture et des Arts. Ce document élaboré avec méthode examine différents aspects de la culture et des arts. Il faut reconnaître que le mot culture a pris de l'extension depuis quelques années. D'autre part, dans les arts, on retrouve bien des formes d'expression qui surprennent. Le professeur américain Allan Bloom trouve deux emplois différents à la notion de culture. «Dans un premier sens, le mot **culture** est presque identique aux mots «peuple» ou «nation»: c'est ainsi qu'on parle de culture française, de culture allemande, de culture iranienne, etc. Dans le second sens, la culture se réfère à l'art, à la musique, à la littérature, à la télévision éducative, à certains genres de films, bref, à tout ce qui élève l'esprit et édifie, par opposition au commerce. Le lien entre les deux acceptions, c'est que la culture est ce qui constitue la vie sociale au niveau le plus élevé possible; elle est le mode de vie dont la richesse constitue un peuple, ses coutumes, ses styles, ses goûts, ses fêtes, ses rites, ses dieux... tout ce qui unit des individus en un groupe dans lequel ils ont des racines, où s'expriment en général leur pensée et leur volonté en tant que communauté, où le peuple trouve son unité morale et où l'individu se sent réuni à lui-même.»⁽¹⁾

Après ces considérations, on comprend que l'État puisse avoir son mot à dire dans le champ de la culture. Sa présence doit servir de stimulant, d'encouragement, pour toutes les personnes et tous les groupes qui s'engagent dans ce domaine. Cependant, l'État s'illusionnerait s'il pensait que tous les citoyens ont le souci de la culture. En plaçant les gens devant des «choses artistiques», on leur fournit l'occasion de s'ouvrir à une dimension esthétique. C'est déjà beaucoup. On doit commencer par l'éducation. Et cette éducation doit se donner d'abord à l'école. Faire découvrir à l'enfant des choses belles, c'est former le goût. C'est même l'amener à l'avant-goût de l'art. Valéry disait que le goût est fait de mille dégoûts. On ne peut mieux dire. N'est-il pas significatif et aberrant de constater que le film qui a connu le plus d'entrées au cinéma chez nous a été cette platitude indigeste **Ding et Dong le film**? Quelle pitié! Que le ministère des Affaires culturelles collabore avec le ministère de l'Éducation, voilà qui est prometteur. Tout de même, il faut admettre que le nombre des personnes touchées par la culture — qu'importe la discipline — demeure restreint. George Steiner observe que «Le nombre d'êtres humains qui, en un moment donné et dans une société donnée, tiennent réellement à la littérature, à la musique et aux arts

plastiques, dont l'amour comporte un investissement et une ouverture de l'être vraiment personnels, est peu élevé. Ou, si l'on veut être plus précis là où la précision est chose essentielle: l'individu ordinaire qui visite les musées, lit de temps à autre des poèmes ou des livres exigeants, assiste aux concerts de musique classique et moderne — ou les écoute sur disques ou à la radio —, participe à un rite de rencontre et de réponse qui, après un certain nombre d'années d'éducation secondaire et peut-être universitaire dans laquelle on a défini la fonction culturelle et sociale d'une telle rencontre, témoigne moins de l'engagement personnel que des conventions. De plus, dans de nombreuses sociétés, cette participation elle-même ne met en jeu que les privilégiés. Si on donne à l'immense majorité de l'humanité la liberté de choisir, elle préférera à Eschyle le football,⁽²⁾ les séries télévisées ou la loterie. Prétendre le contraire, édifier des programmes pour une civilisation plus humaine fondée sur une amélioration de l'éducation des masses relève de l'hypocrisie.»⁽³⁾

Que faire alors? Placer les gens devant des oeuvres incontournables. Ainsi les verrières, les mosaïques, les peintures qui ornent les stations de métro de Montréal attirent les yeux des passants. Ils contemplent des oeuvres d'aujourd'hui produites par des artistes d'ici. C'est le devoir de l'État de passer des commandes comme le faisaient les mécènes de la Renaissance. Et ainsi léguer aux générations futures des témoignages à la fois d'une culture et d'une époque. Bref, il faut créer un climat propice à la culture. C'est ce que souhaitait Gustave Flaubert au siècle dernier: «Ô bêtise humaine, te connais-je donc? Il y a en effet si longtemps que je te contemple! As-tu jamais remarqué comme tout ce qui est pouvoir est stupide en fait d'art? Ces excellents gouvernements (rois ou républiques) s'imaginent qu'il n'y a qu'à commander la besogne et qu'on va la leur fournir. Ils instituent des prix, des encouragements, des académies, et ils n'oublient qu'une seule chose, une toute petite chose, sans laquelle rien ne vit: l'atmosphère.»⁽⁴⁾

Atmosphère, reprendra Arletty, avec son accent parigot un peu traînard, dans **Hôtel du Nord** de Marcel Carné (1938).

Atmosphère favorable pour que vivent et se développent la culture et les arts au Québec.

Léo Bonneville

(2) On n'a qu'à remplacer Eschyle par Saint-Denis Garneau et football par hockey.

(3) George Steiner, *Réelles présences* (Les arts du sens), Gallimard, Paris, 1990, p. 93

(4) Gustave Flaubert, *La Bêtise: l'art et la vie*, Éditions complexe, Bruxelles, 1991, p. 68.

(1) Allan Bloom, *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Guérin littérature, Montréal, 1987, p. 213.